Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

2 | 2005

Le Conte oriental

Franz Hahn, François Pétis de La Croix et ses Mille et Un Jours

Rodopi, Amsterdam-New-York, 2002, 189 p.

Christelle Bahier-Porte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/132>

DOI : 10.4000/feeries.132

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2005

Pagination : 302-306

ISBN : 2-84310062-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Christelle Bahier-Porte, « Franz Hahn, François Pétis de La Croix et ses Mille et Un Jours », *Féeries* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 29 mars 2007, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/132> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.132>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Féeries

Franz Hahn, François Pétis de La Croix et ses Mille et Un Jours

Rodopi, Amsterdam-New-York, 2002, 189 p.

Christelle Bahier-Porte

- 1 Cet ouvrage est la publication d'une thèse de l'université de Zurich (1999) qui se donne un triple objectif par rapport aux *Mille et Un Jours* : « redécouverte, mise en valeur de la qualité littéraire et réhabilitation d'un écrivain méconnu » (p. 9). Les instruments principaux de cet ambitieux dessein sont l'analyse structuraliste du conte selon Propp et Greimas, les écrits de Mircea Eliade sur le mythe et une interprétation psychanalytique, inspirée principalement de Bettelheim, du projet du récit-cadre d'une part et de la « cohérence » du recueil d'autre part.
- 2 La première partie est consacrée à l'avènement du genre des contes de fées au siècle de Louis XIV. L'auteur rappelle les conditions de la naissance de cette mode d'abord salonnaire, au dix-septième siècle, en s'appuyant sur l'ouvrage de Mary E. Storer, *La Mode des contes de fées* (1928). Les trois chapitres suivants sont consacrés à trois figures du conte : Perrault, Galland et Pétis de La Croix. Les contes de Perrault sont d'abord considérés comme des « contes folkloriques », selon les définitions de Propp : « seule la structure est décisive de sorte que l'absence ou la présence de la magie ou du merveilleux ne compte pour rien dans la détermination du genre » (p. 24). Perrault serait d'autant plus proche de ce modèle « folklorique » qu'il « ne commet pas l'erreur de se perdre dans des descriptions fastidieuses » (p. 26). Les caractéristiques des contes de Perrault seraient ainsi : « adapter des « sujets d'actualité » aux motifs intemporels du conte, la conservation de la structure folklorique et le maintien d'une concision également toute folklorique » (p. 29). *Les Mille et Une Nuits* comblent alors un besoin de nouveauté et d'évasion, et prennent, dans cette perspective, le relais des relations de voyage, c'est pourquoi l'auteur insiste sur la « qualité documentaire des contes » (p. 35). Mais le succès et la « qualité » des œuvres de Perrault et Galland, entre lesquelles Franz Hahn perçoit une « continuité », viendrait aussi du respect du « caractère folklorique » de leur matière (p. 39). Ensuite, l'auteur rappelle que les *Mille et Une Nuits* comme les contes de Perrault se prêtent fort bien à une lecture par les

enfants, sur lesquels ils peuvent avoir un « effet salubre » (p. 42). Enfin, est abordée la difficile question de la « paternité » des contes qui concerne Perrault, Galland et Pétis invitait, à juste titre, à reconsidérer le travail de ceux qui se prétendent « traducteurs ». Dans le chapitre consacré aux *Mille et Un Jours*, Franz Hahn rappelle que François Pétis de La Croix était un orientaliste aussi éminent que Galland, puis montre la filiation entre les *Nuits* et les *Jours*, notamment par la reprise d'un conte-cadre et de la structure de l'emboîtement des récits qu'il qualifie de « réaliste » ou de « mimétique » (p. 50). Les dernières pages sont consacrées au rappel de la « supercherie » des sources du recueil, en se référant à l'édition de Paul Sebag et aux travaux de Christophe Balaï, et évacuent la question de la paternité en adoptant le point de vue de Sebag : Pétis est l'auteur du recueil, Lesage l'a tout au plus relu. Cette première partie a donc l'avantage d'être synthétique et de rappeler un certain nombre de jalons importants dans l'histoire du conte, en particulier la rencontre entre conte et relation de voyage. Elle révèle également les partis pris de l'auteur : structuraliste et psychanalytique. On peut regretter dans cette première partie qui veut présenter le contexte historico-littéraire des *Mille et Un Jours* quelques raccourcis : il n'est fait presque aucune mention du rôle fondamental de Madame d'Aulnoy, ni du travail stylistique de Perrault sur les « canevas folkloriques », ni sur une possible influence du roman pour les descriptions et emboîtements. Enfin on peut regretter l'absence du livre de référence de Raymonde Robert au profit de celui, plus ancien, de Storer.

- 3 La deuxième partie porte sur l'étude du conte-cadre du recueil : « L'histoire de la princesse de Cachemire », et est consacrée au « problème posé dans *Les Mille et Un Jours* ». Ce conte-cadre est d'abord mis en parallèle avec celui de Galland, « deux débuts semblables » avec « une seule petite différence » : c'est une femme qui éprouve une aversion profonde contre les hommes. Comme dans *Les Mille et Une Nuits*, les contes de la nourrice doivent « apporter la solution à un problème concernant un comportement ressenti comme étrange au plus haut degré » (p. 57). Le second chapitre s'intéresse alors aux différences avec les *Nuits* et se focalise sur le personnage de la nourrice, « plus ou moins indifférente au comportement de Farrukhnaz », « une conteuse ordinaire » qui appartient à la « réalité quotidienne ». En fait, Sutlumemé occupe la fonction de mère, d'où son nom qui signifie « gorge de lait ». Mais en se faisant « source de contes », elle va surtout aider la princesse à « acquérir l'indépendance psychique et rationnelle ». L'auteur se réfère alors aux analyses de Bettelheim selon lesquelles les contes « contribuent à la fortification de la personnalité » (p. 62). Cette interprétation fonde l'étude critique de Franz Hahn : il s'agit de montrer que les contes de Sutlumemé sont une « cure préalable au rétablissement de la princesse », ils lui donnent les « forces » nécessaires pour l'accès à l'âge adulte et à l'indépendance. L'auteur s'intéresse, dans cette perspective, au rêve initial qui est « l'origine du mal » : la princesse qui satisfait au « fantasme infantile d'être l'héroïne admirée d'un royaume imaginaire », fait preuve d'égoïsme infantile en refusant de quitter son père pour se marier : « ce conte traite donc d'une vraie crise de croissance qui ne sera surmontée qu'au terme d'une longue convalescence, c'est-à-dire lors du dénouement heureux » (p. 66). Il s'agit alors de mettre un terme à une « relation de type incestueux » grâce à la mère de substitution (donc rivale de la fille) que doit être Sutlumemé. L'auteur s'intéresse alors logiquement au dénouement du conte en s'attardant d'abord sur la figure du grand-prêtre. Ce sont les études de Mircea Eliade qui lui permettent tout d'abord de faire de ce dernier un « initié au rituel de la guérison magique » (p. 73). La guérison du frère serait ainsi la démonstration du pouvoir du prêtre, destinée à

prouver sa capacité d'initiateur (p. 74). Cette initiation est alors celle de la vie adulte : le grand-prêtre est un père de substitution, un père puissant qui aura l'autorité nécessaire pour conduire la jeune fille à la vie adulte, c'est-à-dire au mariage. L'enjeu serait bien d'ordre psychologique : « L'histoire de la princesse de Cachemire contient un jeu de rôles, où les acteurs symbolisent les trois composantes de la personnalité » : le surmoi (Kesaya), le moi (le grand-prêtre) et le ça (la princesse et son égocentrisme infantile). La princesse est alors prête à subir les « trois épreuves » de toute héroïne de conte (Propp, Greimas). La question des « fausses identités » de Symorgue est abordée à la fin du chapitre et selon l'auteur « ne porte pas atteinte à la vérité psychologique du conte » puisqu'elles permettent à la princesse d'accéder à sa propre vérité et au bonheur final. Cette interprétation permet indéniablement de renouveler la lecture du recueil, en donnant un vrai « rôle » d'une part à la nourrice, d'autre part aux différents protagonistes de ce conte cadre, souvent réduits à des « utilités » narratives. On peut cependant se demander s'il est vraiment nécessaire de solliciter les études sur le mythe à ce moment précis, en outre on peut s'interroger sur l'association proposée par l'auteur entre « vérité psychologique » et « valeur littéraire » des contes. Cette « valeur », incontestable, vient-elle seulement de leur fonction de révélateur psychanalytique ?

- 4 La troisième partie s'intitule « des contes, mais quel genre de contes ? » et propose l'analyse structuraliste de différents contes du recueil, à partir de Propp et Greimas et donc choisit de considérer les contes du recueil, indépendamment de leur provenance comme des « contes folkloriques » aux séquences clairement identifiables (p. 96). Curieusement, l'auteur choisit pour modèle le conte le plus bref et, selon ses termes, « anecdotique » du recueil pour établir ces critères : « l'Histoire de Caverscha », qui semble en effet davantage relever de l'*exemplum* que du conte folklorique. Cette histoire doit servir de modèle pour « vérifier par la suite si les autres contes peuvent être considérés comme une sorte de reflet structural » de cette histoire (p. 97). Après avoir mené cette analyse et identifié les « épreuves » mises en scène dans ce conte, non sans quelques difficultés, une étude de « l'Histoire de Couloufe et Dilara » vient appuyer les premières hypothèses. À partir de ces premiers résultats, l'auteur propose un parcours des quinze autres contes, à partir de séquences choisies : « les fils de marchands » que le décès du père conduit sur les routes, « la rencontre du sexe féminin » est ensuite la seconde étape de la sortie de l'enfance (p. 112). À la fin de ce chapitre, l'auteur se heurte aux contes avec une « fin malheureuse » qu'il trouve « surajoutée » par exemple dans l'histoire d'Atalmuk (p. 114). Ces fins malheureuses, autrement appelées « mauvaises fins » (en regard du système de Greimas) sont d'abord mises sur le compte de « l'attendrissement et divertissement » du lectorat féminin (p. 114) puis l'auteur explique que ce sont en fait des « contes de mises en garde » : la fin malheureuse sanctionne l'échec du héros. On pourrait répondre que ce cycle des histoires malheureuses introduit également une autre problématique, qui pourrait servir l'analyse psychologique qui est proposée ici : la question de la faiblesse de la nature humaine et de la possibilité du bonheur¹. Après les contes mettant en scène des fils de marchand, l'auteur s'intéresse aux « contes princiers » et propose une intéressante analyse de l'histoire de Fadllalah comme mise en relief comique des épreuves que doit subir tout héros de conte (p. 117-119). La dernière partie est consacrée à « quatre contes différents » : l'histoire d'Avicène qui mettrait en scène un « anti-héros »², l'histoire de Repsima, plus religieuse, l'histoire de la belle Arouya et « l'histoire des frères génies » qui semble dédoubler les fonctions traditionnelles du conte. Après ce

premier classement des contes, l'auteur conclut sur leur « système uniforme » et invite à considérer les « variations thématiques » d'un conte à l'autre.

- 5 La dernière partie s'intéresse, en effet, aux « richesse et interprétation des motifs ». Le premier chapitre est consacré à la question fondamentale de la cohérence du recueil, qui pour l'auteur, réside dans les possibilités d'identification ou non de la princesse aux histoires contées par la nourrice afin de sortir de la dépendance paternelle. Les contes à fins malheureuse sont alors repris pour montrer qu'ils constituent des « mises en garde » pour la princesse : rejet du ça et du surmoi pour Avicène, « impatience juvénile » de Seyf-el-Mulouk par exemple. On peut néanmoins regretter que les « mauvaises fins » de certains contes soient considérées comme des « petites imperfections », « tout à fait artificielles », des « défauts » (p. 137-138) : c'est méconnaître l'intention de « l'auteur » du recueil, et donc sa cohérence profonde. Les chapitres suivants reviennent à des analyses thématiques : la séparation douloureuse qui doit conduire à l'indépendance, le rôle des « festins, orgies et gloutonneries » pour comprendre le passage de l'enfance à la vie adulte, l'histoire d'Avicène est ensuite reprise pour illustrer le « danger d'une rationalité trop précoce » et le dernier chapitre s'intéresse aux départs d'autres héros, comme Calaf ou Seyf-el-Mulouk, et à leur influence sur leur accès à la maturité.
- 6 La conclusion insiste d'abord sur une nécessaire contextualisation du recueil des *Mille et Un Jours*, qui devrait être évalué dans le cadre de la « littérature française » et non seulement de la traduction de sources orientales. Et c'est le principal regret que l'on peut éprouver à la lecture de cet essai, par ailleurs riche d'interprétations nouvelles et de pistes d'analyse inédites pour ces contes : en privilégiant l'analyse structurale et l'interprétation psychologique, l'auteur laisse de côté les études strictement littéraires, qu'il évoque pourtant avec bonheur dans la conclusion par exemple à propos des techniques de variation du point de vue. De même, le contexte philosophique et religieux oriental, voire persan, permettrait de nuancer certaines analyses : le fatalisme associé à la croyance en la prédestination explique certaines « résignations » des héros de contes, et enfin le soi-disant titre original « la joie après l'affliction » pourrait être mis à contribution pour expliquer les revers de fortune. L'auteur termine alors sur la « valeur universelle » de ces contes et affirme qu'il n'est pas besoin d'être un orientaliste pour les étudier (p. 175). On pourrait cependant rêver d'une vraie rencontre entre orientaliste et critique littéraire, d'un véritable échange qui permette de mettre au jour, sans jeu de mots, la richesse de ces contes. Mais peut-être serait-ce au prix de leur mystère.

NOTES

1. Pour une interprétation de ces contes à fins malheureuses, nous nous permettons de renvoyer à notre article « La mise en recueil des *Mille et Un Jours* », *Féeries*, I, 2003, p. 93-105.

2. En fait, ce conte est l'adaptation d'un *Roman d'Avicène*, biographie romancée du célèbre philosophe, d'où peut-être son caractère atypique.